

Frank Noël

s'entretient avec Horst Schwickerath

Cela fait longtemps que vous êtes ici, dans ce dojo ?

Pas tout à fait vingt ans.

Et vous avez toujours eu votre propre dojo ?

Non, quand je suis arrivé à Toulouse j'ai travaillé pendant cinq ans avec deux amis dans un autre dojo. Et ici, c'est mon propre dojo, depuis 1988.

Quand avez vous commencé à pratiquer l'aïkido ?

J'ai commencé en 1968, à Paris.

Et pourquoi Toulouse ?

Quand je suis rentré du Japon, je n'avais pas envie de retourner à Paris et Toulouse, ça m'a semblé bien.

Et avec qui avez-vous commencé, à Paris ?

Avec un groupe d'élèves de Nakazono, parmi lesquels Christian Tissier et Paul Muller, puis tout de suite après avec Nakazono Sensei lui-même.



Photos: AïkidoJournal®

"...l'aïkido c'est une manière de vivre avec les autres.(...) C'est un outil de civilisation, c'est un outil d'ordre social, qui passe évidemment par le développement personnel."

Combien de temps avez-vous passé au Japon ?

De 1972 à 1980, pendant huit ans, essentiellement au Hombu Dojo, avec Kisshomaru Ueshiba et les tous les autres senseis de l'Aïkikaiï, mais surtout avec Yamaguchi Sensei.

Est-ce que vous étiez le seul Français à cette période ?

Pas du tout, quand je suis arrivé Christian Tissier était déjà là depuis deux ans, et donc il m'a pas mal piloté et aidé au début, et nous nous sommes côtoyés pendant cinq ans, avant qu'il ne rentre. Alain Guerrier aussi était là.

Et quand vous êtes rentré, en 1980, aviez-vous une raison spéciale de venir à Toulouse ?

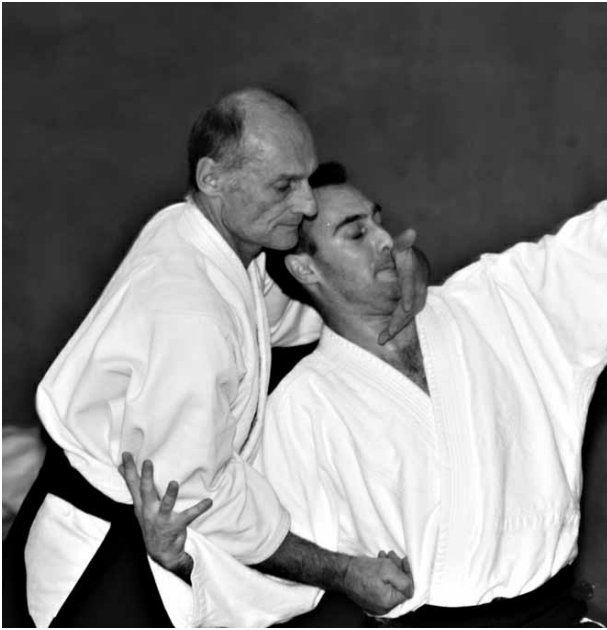
Non, pas vraiment.

Pourquoi n'êtes vous pas retourné à Paris ?

Je n'aime pas Paris, ce n'est pas une ville où j'ai envie de vivre.

Vous êtes allé au Japon pour l'aïkido...

Frank Noël faisant cours dans son dojo de Toulouse -- atémi.



J'y ai aussi étudié la musique, mais ma motivation principale était l'aïkido.

Et après huit ans, vous avez trouvé que cela suffisait ?

Oui et non. C'est à dire qu'au bout d'un certain temps on a l'impression de commencer à tourner en rond. On a du mal à sortir d'un cercle, à sortir de ses habitudes, et le fait de rentrer c'était un peu une façon de devenir adulte, de marquer une rupture, de marquer un temps d'arrêt dans l'apprentissage et donc de voler de ses propres ailes : le passage à l'âge adulte, d'une certaine façon.

Quel âge aviez-vous quand vous êtes rentré ?

Je suis parti à 22 ans, et j'en avais trente quand je suis rentré.

Aviez-vous pratiqué d'autres arts martiaux avant l'aïkido ?

J'avais fait un tout petit peu de judo, pendant deux ans, quand j'étais adolescent. Mais pas très sérieusement.

Quelle différence y avait-il pour vous entre judo et aïkido ?

Je pense que cela n'a pas grand-chose à voir. C'est même tout à fait autre chose, c'est une

autre histoire, c'est une autre aventure, c'est une autre perspective. Même s'il y a des points de rapprochement, bien sûr. Mais l'expérience, le vécu d'un aikidoka n'a rien à voir avec celui d'un judoka. On ne cherche pas la même chose, on ne développe pas le corps de la même façon, on ne développe pas le rapport à l'autre de la même façon. C'est très différent.

Dans quelle mesure l'aïkido est-il un art martial ?

C'est totalement un art martial, le problème c'est de savoir ce que l'on veut dire par « art martial ». Si on considère qu'art martial cela veut dire « technique de combat », l'aïkido n'est pas une technique de combat. Mais si on considère dans « art martial » surtout le côté « art », c'est à dire quelque chose qui se développe avec une perspective infinie, l'aïkido est pleinement un art martial. « Art » parce qu'on est en quête perpétuelle et « Martial », parce que ça parle du conflit, ça parle du combat. Pour autant, ce n'est pas une technique destinée à apprendre à se battre pour une application immédiate en essayant d'être performant aussi vite que possible. Ce n'est pas ça du tout. C'est utiliser l'hypothèse du conflit pour une recherche de développement personnel et social, personnel et relationnel.

Et aujourd'hui vous êtes professionnel ?

Oui. Depuis 1980, cela fait vingt-sept ans que je suis professionnel.

Frank Noël dans son dojo à Toulouse





O Sensei, ses élèves directs, s'entraînaient intensément pratiquement à plein temps. Aujourd'hui un tel entraînement physique poussé est très rare...

Qu'appellez-vous « entraînement physique » ?

Quand j'ai commencé l'Aïkido, c'était en Allemagne avec M^e Asai. Il était alors souple et agile comme un chat, et fortement musclé. Et l'intensité de l'entraînement qu'il nous donnait était en conséquence. Aujourd'hui, dans les dojos, il est rare que l'entraînement soit aussi soutenu.

D'abord je pense que le mot « entraînement » ne convient pas du tout à l'aïkido. En aïkido on ne s'entraîne pas, on pratique. Un entraînement, c'est quelque chose qui est destiné à une application : on s'entraîne pour faire autre chose. On s'entraîne pour une compétition, on s'entraîne pour une échéance. L'aïkido, ce n'est pas ça. Le but de la pratique, c'est la pratique. Le but de la pratique c'est d'être toujours mieux dans la pratique, et d'utiliser la pratique pour améliorer ses qualités humaines, aussi larges que possible. Donc, dans ce cadre-là, l'aspect physique fait bien sûr partie de la pratique de l'aïkido, c'est un des trois aspects traditionnels de la pratique. On a l'habitude de considérer la trilogie « shin-gi-tai » : le mental, la technique et le physique, comme les trois aspects de la personne qu'il s'agit de développer pour les mettre en synergie.

Donc évidemment le physique fait partie de la pratique de l'aïkido et le développement physique est un des objectifs. A vrai dire, il faudrait parler du développement et de la préservation du physique. Cela dit, le problème qui existe actuellement, et c'est peut-être à quoi vous faites référence, c'est que la population de l'aïkido a considérablement vieilli par rapport aux premières années. Vous parliez d'Asai Sensei : quand il est arrivé en Europe, il avait 24 ans, je crois, et donc cela change considérablement les choses. Car actuellement on a relativement peu de pratiquants qui sont de cet âge-là. Et évidemment le développement physique va se faire sur d'autres critères, d'autres priorités. Mais les jeunes qui démarrent l'aïkido, ceux que je connais, ceux que je côtoie, même si il n'y a pas, dans la pratique de l'aïkido, d'exercices qui soient spécifiquement physiques – c'est toujours

lié à la technique, c'est toujours lié à la relation avec l'autre – ces jeunes développent un physique tout à fait... « félin », comme vous disiez, avec ce qu'il faut de tonicité, de mobilité, de disponibilité, qui sont des qualités physiques. Cela dit, il faut encore une fois voir [cela] par rapport au contexte : si on a des pratiquants qui démarrent à 35-40 ans, on ne peut évidemment pas leur demander des qualités physiques qui sont celles de quelqu'un qui aurait démarré à 18 ans.

Et aujourd'hui il en va de même au Japon, n'est-ce pas ?

C'est à dire qu'au Japon il y a beaucoup de pratiquants étudiants, qui sont jeunes. Le problème c'est que très peu continuent. C'est une espèce de loisir passer pendant deux ou trois ans, dans le cadre des clubs universitaires. Il y en a très peu qui véritablement s'engagent profondément et sérieusement dans la pratique de l'aïkido. C'est donc un peu difficile de savoir ce qu'il en est. Au Hombu Dojo la population est relativement âgée. Enfin, ce ne sont pas des « personnes âgées », mais ce ne sont pas des « jeunes ». En majorité ce ne sont pas des gens qui ont une vingtaine d'années, ce sont des gens qui ont entre trente et quarante ans.

Êtes-vous retourné au Japon ?

Oui, j'y retourne régulièrement tous les ans.

Et entre 1972 et 1980, est-ce que c'était déjà comme ça ?

Oui, je pense que c'était un peu le même profil. Les jeunes pratiquants, on les rencontrait surtout dans le milieu universitaire. Mais c'était d'une qualité technique assez pauvre dans l'ensemble, à part quelques universités qui bénéficient de l'enseignement de grands senseis. Il y en a quelques unes, mais pas beaucoup. Mais dans la plupart des cas, les gens qui prennent en charge des clubs universitaires n'ont que quatre ou cinq ans de pratique, pas plus : ça ne peut pas donner une qualité d'enseignement très intéressante.

Je croyais qu'au Japon personne n'enseignait avant d'être au moins 6^e dan.

Pas dans un contexte universitaire. Quelquefois un véritable shihan va venir, mais de temps en temps seulement, une fois par mois peut-être, pour superviser. Mais quotidiennement, ce sont des gens très peu expérimentés qui dirigent la pratique. Bien sûr on ne peut pas généraliser : il y a des cas d'espèces. Mais globalement c'est comme ça. Et c'est là que l'on trouve les jeunes pratiquants. Dans les dojos privés, municipaux, il n'y a pas beaucoup de jeunes de 20-25 ans. C'est un peu comme en France, la population a beaucoup vieilli.

Il n'est plus possible comme avant d'avoir de stages d'été qui durent 4 semaines, comme c'était le cas dans les années soixante et soixante-dix à Annecy ou à Desenzano en Italie. Les gens travaillent, ont une famille... Les stages ne durent plus qu'une semaine... Vous-même, faites-vous des stages en été ?

Oui, je fais 4 semaines de stage.

Est-ce que les formes d'attaques sont un problème pour l'aikido ?

Cela dépend de ce que l'on veut faire. Si l'on considère que l'aikido est une technique de combat, évidemment il faudrait travailler beaucoup les attaques. Si l'on considère que la priorité c'est un développement global de la personne dans un cadre social, dans un cadre de confrontation avec les autres, dans un cadre de rencontre avec les autres, alors il faut prendre les attaques comme elles sont. C'est à dire que même si ce sont de mauvaises attaques, même si ce sont de fausses attaques, il faut faire quelque chose avec car c'est la réalité de la pratique. Donc tout dépend du point de vue, tout dépend de la priorité que l'on veut donner à sa pratique, de l'orientation principale que l'on veut lui donner. Moi, je considère évidemment qu'il y a quelques règles, ou plutôt des réglages à faire pour une certaine cohérence dans les attaques, en termes de distance, en termes d'ajustement, en termes de précision. Certes. Néanmoins, je ne pense pas qu'il soit indispensable, pour développer une pratique d'aikido intéressante, de focaliser sur un travail spécifique d'attaques qui prendrait, disons, la moitié du temps... Je ne pense pas que cela soit nécessaire. Je pense qu'il y a déjà tellement de choses à faire, tellement de choses à développer, même avec de « mauvaises attaques », des attaques qui sont ce qu'elles sont que... on peut bien sûr considérer que l'on peut faire encore plus, mais en aikido on peut toujours faire plus, toujours faire mieux : l'objectif est infini.

Donc, personnellement, je ne considère pas que cela soit un problème. Le problème concret de la pratique, c'est plutôt comment gérer la répétition. Puisque 80 % de la pratique c'est la répétition de ce que le prof a montré. Puis il y a environ 20 % de pratique plus libre. L'essentiel de la pratique c'est l'imitation, la reproduction, la répétition de ce que le prof a montré. Cela veut dire que les deux partenaires savent ce qui va se passer. Et la difficulté essentielle c'est de ne pas anticiper, c'est-à-dire de ne pas jouer la situation avant qu'elle ne soit arrivée. Ça, c'est le vrai problème de l'aikido : comment ne pas anticiper, comment ne pas être dans le rôle que l'on sait faire, mais être toujours comme si l'on était naïf, comme si on découvrait à chaque fois la situation. Ça c'est un problème tout à fait concret de gestion de la pratique, et de gestion de l'enseignement aussi, bien sûr. Donc au niveau du prof, comment faire pour que les élèves ne tombent pas dans ce piège, et au niveau des pratiquants, comment faire pour soi-même ne pas tomber dans ce piège. C'est une question

d'attention et de rigueur pour le pratiquant, une question de mise en situation, de mise en scène pour le prof, qui peut favoriser ou non une certaine authenticité de la pratique. Cela me semble plus une difficulté concrète que le problème des attaques. Comment faire pour que cette répétition ne soit pas simplement identique à elle-même, mais qu'à chaque fois à l'intérieur de cette répétition, il y ait une vraie situation de découverte et de travail.

Saito Sensei disait que ce qui se pratiquait l'Aikikai, ce n'était pas l'aikido authentique.

L'Aikikai pourrait dire ça aussi. Tout le monde peut dire ça. Tout le monde peut se poser en dépositaire unique de l'aikido authentique. Je ne crois pas que cela fasse avancer beaucoup les choses. On peut dire ça mais je crois que l'aikido n'appartient à personne et même, à la limite, pas même à O Sensei. L'aikido n'est pas un système fini, ce n'est pas un système clos et définitif qu'il s'agit d'apprendre et ensuite de reproduire identique à lui-même. Ce n'est pas comme ça que je le comprends, ce n'est pas comme ça que j'ai l'impression qu'il se transmet, ce n'est pas comme ça que j'ai l'impression qu'il est vécu par les principaux acteurs. L'aikido c'est une perspective, c'est une idée de ce que peuvent être les relations humaines, de ce que devraient être, peut-être, les relations humaines. C'est cette idée-là illustrée de quelques principes, quelques éléments de méthode, pour essayer d'aller dans cette direction. C'est ça l'aikido. Avec ça qu'est-ce qu'on fait ? On essaie de comprendre ces principes, on essaie de comprendre cette méthode et on essaie de la mettre en œuvre pour découvrir des choses, pour découvrir ce qu'on est soi-même, pour découvrir comment on va s'articuler à la vie des autres, comment on va gérer ses pulsions, comment on va essayer de domestiquer les agressivités. Mais à mon sens il ne faut absolument pas considérer l'aikido comme un système fini. C'est un système, dans

la mesure où il y a des éléments qui contribuent à aller dans une même direction ; mais l'utilisation de ces éléments est extrêmement libre, à mon sens. Et c'est justement en jouant sur cette liberté d'utilisation que l'on va cheminer, donc être dans la logique du «do» de l'aikido. «Do», c'est un cheminement, c'est une découverte, c'est un voyage. Ce n'est pas vraiment un apprentissage. Donc je pense que tous les gens qui, de près ou de loin, sont les héritiers de O Sensei, même si formellement ils font des choses assez différentes de ce que faisait O Sensei, sont quand même dans la logique de l'aikido. Je crois que c'est une erreur, une vision très étroite, que de vouloir réduire l'aikido à simplement un ensemble de techniques que O Sensei aurait pratiquées, par opposition à tout le reste. L'aikido, c'est une manière de chercher, c'est une manière d'expérimenter, c'est une manière de découvrir, donc c'est ouvert : ce n'est pas un système fermé.

Vous parlez beaucoup de l'aspect social de l'aikido.

Bien sûr, l'aikido c'est une manière de vivre avec les autres. C'est comment se positionner par rapport à l'autre, en face de l'autre. Comment réagir à ses actions, comment se comporter en face de lui, qu'il soit amical ou inamical. C'est un outil de civilisation, c'est un outil d'ordre social, qui passe évidemment par le développement personnel. Mais l'objectif, à mon sens, c'est plus l'ordre social que le développement personnel. Le développement personnel est au service de l'ordre social. Il s'agit de construire une civilisation, une société plus harmonieuse. L'aikido est une entreprise de civilisation, n'ayons pas peur du mot.

Mais dans le monde de l'aikido on ne trouve pas beaucoup d'harmonie. . .

Ce qui compte dans la perspective du «Do»,

ce n'est pas tellement l'harmonie, c'est la recherche de l'harmonie. Et pour rechercher l'harmonie, il faut qu'elle n'existe pas, justement. . . On est donc dans une situation de travail intéressante. Eh oui, de même que l'on a besoin d'une simulation d'attaque pour travailler sur le tapis, de même, sur le plan abstrait ou politique, on a besoin d'absence d'harmonie pour la rechercher. Donc tout va bien.

Il y a quelques années, j'ai fait une série d'interviews en Autriche et j'ai parlé avec quelqu'un du Ministère des Sports qui m'a dit : « Franchement, si les aikidokas commençaient à vivre en harmonie, je commencerais à me poser des questions. . . » C'est comme ça dans tous les pays. Croyez-vous en la possibilité d'une fédération unique en France ?

Actuellement, je n'y crois pas du tout, parce que la situation politique de l'aikido est complètement bloquée. Je pense que si on veut faire une fédération, probablement, la première chose à faire, c'est de changer les dirigeants. Je crois que les dirigeants des deux principales fédérations ont une grande responsabilité dans le conflit actuel. Je crois que les problèmes de personnes sont très importants. A court terme je ne crois pas du tout que l'on va réussir à faire une fédération unique. Il faut changer complètement de mode d'organisation, et sans doute changer les personnes. Là, peut-être. . . mais pour le moment, ce n'est pas possible.

Il y a quelques ligues qui ont trouvé. . .

Oui, théoriquement c'est possible et sur le terrain quelque fois ça marche. Mais il se trouve que les dirigeants nationaux de la FFAB comme de la FFAAA sont actuellement dans des positions idéologiques trop antinomiques, trop opposées, et qu'ils n'essaient pas du tout de s'approcher les uns des autres, ni les uns, ni les autres. Ils essaient d'avoir raison, ils essaient de casser les positions de l'autre, mais ils n'essaient absolument pas de se rapprocher ni de trouver une solution qui serait acceptable pour les deux points de vue.

Où exactement le problème se situe-t-il ?

Ça serait trop long, trop compliqué à expliquer : c'est déjà une longue histoire, on ne peut pas résumer ça en cinq minutes. Disons qu'il y a de vrais problèmes, et de faux problèmes. Les vrais problèmes, c'est que culturellement, techniquement, pédagogiquement, les deux fédérations sont sensiblement différentes. Il y a vraiment des pratiques qui se différencient. Ce n'est pas monolithique, bien sûr. Tout le monde ne fait pas la même chose, ni à la FFAAA ni à la FFAB. C'est loin d'être monolithique mais globalement, quand même, aussi bien sur le plan culturel, organisationnel, que sur le plan pédagogique-technique, les deux fédérations fonctionnent de façon assez différente. Donc c'est un vrai problème de savoir comment on pourrait faire pour les faire vivre ensemble. Parce que cela ne va pas de soi. Il faudrait faire de vrais efforts de communication. Néanmoins je pense que c'est possible si on essaie de le faire honnêtement et avec de la bonne volonté, de l'ouverture et de la curiosité l'un pour l'autre. Mais, après ça, il y a les faux problèmes. Plutôt que « faux problèmes », il faudrait dire « les problèmes qui sont fabriqués », qui sont fabriqués par les attitudes politiques trop rigides. C'est à dire que si l'une comme l'autre fédération essaie absolument d'amener le partenaire sur ses positions sans rien vouloir changer, évidemment cela ne peut pas fonctionner. Et,